

monde" le lassent, l'étroitesse d'esprit des gens de lettres le pousse à les fuir.

"... Il comprit enfin que le monde est, en majeure partie composé de sacripants et d'imbéciles".

Enfin, après avoir tâté des plaisirs de la chair, il s'en dégoûte au point de devenir impuissant. Cette impuissance sexuelle prépare l'anorexie qui le frappera dans A Rebours et qui sera l'accomplissement de sa désincarnation.

Une fois ruiné, il ne lui reste plus qu'à concrétiser sa solitude effective par une "thébaïde raffinée".

Des Esseintes n'est plus un être social, à peine un être humain, A Rebours peut commencer.

Martine MARTIARENA



QUAND A REBOURS N'EST PLUS

..... A REBOURS ! (°)



Dans A Rebours, dont nous célébrons le centenaire, J.K. Huysmans ne consacre pas moins de trois chapitres sur seize (les chapitres III, XII et XIV) à la littérature - ce qui, à l'époque, n'était pas une originalité! - en prenant pour prétexte le rangement, jamais achevé, de l'imposante bibliothèque de des Esseintes, reflet de ses curiosités multiples et beaucoup moins contradictoires qu'il n'y pourrait paraître.

Ce rangement n'est pas sans importance, puisqu'il s'agit, en fait, pour des Esseintes, de procéder à un classement de son propre désordre intérieur en le fondant sur une mise en ordre extérieure. Ces mots ne me plaisent guère et j'en mesure la platitude, mais je n'ai rien trouvé de plus satisfaisant pour définir, en partant des livres, cette tentative qu'est A Rebours de se retirer en soi-même pour une "ré-collection", au sens religieux du terme, tel

(°) Discours prononcé le 22 mars 1984 lors du "repas Procope" que Pierre Cogny nous fit l'honneur de présider.

que le définit le Lexis, c'est à dire une "retraite spirituelle de courte durée", définition bien moderne à laquelle on me pardonnera de préférer celle du très peu clérical Littré : "Sorte de méditation par laquelle on se recueille et l'on rappelle toutes ses idées pour se les rendre présentes", singulièrement éclairée par cet exemple, tiré des Sermons de Bossuet :

"Il faut être libre de toute inquiétude, de toute passion forte; en un mot, il faut un silence et une récollection parfaite pour entendre la voix de Dieu".

Pour en finir avec ce long préambule, au mot si peu connu, hors des milieux religieux, de récollection, j'ajouterai celui, très moderne, de "réception", qui le complète ici admirablement, car, jusqu'à la fin, Huysmans n'a cessé de "recevoir" différemment ses lectures, c'est à dire de leur réserver, au fil de ses étapes ou, assez souvent, aussi, de ses humeurs, des accueils divers, dont les exemples abondent. Sans parler d'un cas extrême, comme celui de Léon Bloy, je ne citerai que ses contradictions sur Angèle de Foligno dont les Visions sont exécutées comme "d'une sottise fluide sans égale", alors qu'il en sera fait grand éloge dans En Route à diverses reprises.

L'intérêt essentiel de ce regard de des Esseintes est qu'il est daté et qu'il manifeste la volonté de faire le point, tout comme le navigateur solitaire qui estime qu'il lui faut, sous peine de se perdre en plein océan, préciser sa position. Comme tout navigateur encore, il tire des bordées qui devront l'amener au port, alors qu'il a l'impression angoissante de s'en écarter. Dit-il autre chose quand, avant l'ultime tentative de classement qui précède le retour définitif à Paris, il conclut :

"Au fond, le résumé de la sagesse humaine consistait à traîner les choses en longueur; à dire non, puis enfin oui; car l'on ne maniait vraiment les générations qu'en les lanternant!"

(ch. XIII).

Apparemment - et selon une détermination exprimée - des Esseintes sait ce qu'il désire et le remaniement constant de sa bibliothèque correspond à la logique la plus simple : bibliothèque latine, ouvrages de sciences occultes, livres modernes, eux-mêmes classés par ordre chronologique, des classiques aux contemporains immédiats, avec une préalable répartition en écrivains catholiques et en écrivains profanes.

... C'est compter sans le goût irrésistible de la flâne et, surtout, sans l'impérieux besoin de virer brusquement de bord qui, même très au-delà de la conversion, assénera à Huysmans la preuve que la ligne droite n'est pas le plus court chemin de Satan à Dieu, du "très bas", ainsi qu'il se plaît à le nommer, au Très Haut. Aussi ne pourra-t-on consulter qu'avec les plus extrêmes réserves le catalogue plus ou moins explicitement annoncé. Une seule constante dans ces "divagations", au sens mallarméen du terme : tout mouvement va de l'extérieur vers l'intérieur, et, pour s'en tenir aux livres, qui sont notre propos, de la reliure aux prestigieux grands papiers, du papier aux caractères d'imprimerie, sélectionnés avec des scrupules d'artiste, des mots, enfin, aux idées, jusqu'à ce que, parfois, une sorte d'explosion interne projette de l'intérieur vers l'extérieur.

Chaque essai de réaménagement correspond à une recherche d'impossible définitif : le premier, comme il est naturel, à l'arrivée à Fontenay, encore que, curieusement, comme pour se ménager une porte de sortie, il réserve, à toutes fins utiles, sorte d'usuels, en langage de bibliothèque publique, les itinéraires des grandes compagnies de navigation ou ces invitations au voyage que sont "les chronomètres et les boussoles, les sextants, les compas, les jumelles et les cartes", le tout dominé par un seul livre, l'Arthur Gordon Pym, introduction à Poe, certes, mais plus encore à son traducteur Baudelaire qui a appris à des Esseintes que "les

vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent pour partir"... et qui avait été un enfant "amoureux de cartes et d'estampes".

... Ainsi, le refuge contre le monde extérieur, peuplé de goujats et de rustres, qu'il avait fallu tant de démarches pour découvrir, meubler et orner à la mesure exacte de son hôte, n'aurait été conçu que comme une salle d'attente avant le grand départ vers une éternité inéluctable. Ce sera le premier et pittoresque classement, opéré d'ailleurs à l'avance, des auteurs latins, saut en arrière, remontée dans le temps de vingt siècles, mais aussi remise en question qui nécessite une "bousculade ordonnée" de l'ordre prévu : seules sont jugées dignes de survivre les oeuvres de décadence. Il faut tor dre son cou au cygne de Mantoue et écraser le "pois chiche" pour ne plus se sustenter qu'au festin de Trimalchion.

Lors de son premier inventaire, des Esseintes arrivait d'un Paris, trop réel pour n'être point haï. Pour le second, il arrive de Londres, mais d'un Londres imaginaire réduit à la Bodéga de la rue d'Amsterdam et cesera le même mouvement de l'extérieur vers l'intérieur et, hanté par Baudelaire, il le laissera se substituer à lui, attitude non exprimée mais logique puisqu'il reconnaît lui devoir tout, ainsi qu'en témoigne la place privilégiée qu'il occupe dans A Rebours, soulignée par la somptuosité de sa vêtue unique, cette édition tirée pour lui seul, "d'un noir velouté d'encre de Chine, (...) vêtue EN DEHORS et recouverte EN DEDANS d'une mirifique et authentique peau de truie (...)" . Toujours de l'extérieur à l'intérieur, et, sur deux paragraphes, se poursuit et se justifie ce véritable taraudage :

"Son admiration pour cet écrivain était sans bornes. Selon lui, en littérature, on s'était jusqu'alors borné à explorer LES SUPERFICIES de l'âme ou à pénétrer dans ses souterrains accessibles et éclairés, relevant, ça et là, les gi-

sements des péchés capitaux, étudiant leurs fi-lons, leur croissance (...)" . Un salut de courtoisie à Balzac, dont il ne méconnaît pas les mérites, pour mieux reprendre, à la suite de Baudelaire, l'exploration spéléologique des abîmes de l'âme :

"Baudelaire était allé plus loin; il était descendu jusqu'au fond de l'inépuisable mine, s'était engagé à travers les galeries abandonnées ou inconnues, avait abouti à ces districts de l'âme où se ramifient les végétations monstrueuses de la pensée". Au terme de ce voyage extraordinaire auquel Jules Verne n'eût pas participé, ce sera l'impasse avec l'espoir inexprimé que ce n'est pourtant pas la voie sans issue :

"A une époque où la littérature attribuait presque exclusivement la douleur de vivre aux malchances d'un amour méconnu ou aux jalousies de l'adultère, il avait négligé ces maladies infantiles et sondé ces plaies plus incurables, plus vivaces, plus profondes, qui sont creusées par la satiété, la désillusion, le mépris dans les âmes en ruine que le présent torture, que le passé répugne, que l'avenir effraye et désespère.

"Et plus des Esseintes relisait Baudelaire, plus il reconnaissait un indicible charme à cet écrivain qui, dans un temps où le vers ne trouvait plus qu'à peindre l'aspect EXTERIEUR des choses, était parvenu à exprimer l'inexprimable, grâce à une langue musculeuse et charnue, qui, plus que toute autre, possédait cette merveilleuse puissance de fixer, avec une étrange santé d'expressions, les états morbides les plus fuyants, les plus tremblés, des esprits épuisés et des âmes tristes".

Je me suis peut-être trop attardé sur Baudelaire : il m'a paru que c'était indispensable, parce que, dans ce culte rendu à l'auteur des Fleurs du mal, j'ai cru voir, très au-delà de Baudelaire lui-même, une des clefs principales d'A Rebours, tant sur le plan esthétique que sur le plan de l'évolution spirituelle, et,

sans aucun doute, Huysmans s'était reconnu dans ce lecteur auquel s'adresse Baudelaire dans son poème liminaire : il avait compris que

"C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent!"

et s'était d'emblée assimilé à "l'hypocrite lecteur", ce "semblable", ce "frère!".

Des Esseintes souffre des mêmes malaises; desséché par la même soif des "ailleurs", des "any where out of the world". S'il commence par attribuer cet état égotant aux maux d'un estomac détraqué par tous les abus, par ceux surtout où il croyait trouver remède, il ne tarde pas à comprendre que, pour survivre, il lui faut, impérativement, autre chose et que jamais aucune panacée ne peut être, sans une aide extérieure, dont il n'a encore qu'une très vague intuition, de nature à panser les plaies de l'âme.

Longtemps, il avait cru que l'art y suffirait. Bientôt il prend conscience que, si l'art lui est indispensable, il ne suffira pas ou, plus exactement, que demeurent ses contradictions ou qu'elles renaissent, comme ses espérances, à chaque fois déçues. Cependant, avec Baudelaire, il tient un fil qu'il ne laissera plus lui échapper, revenant, après chaque désillusion nouvelle, à Baudelaire grâce à qui il a compris que le dit passe avant le dire, mais aussi que, pour un artiste, il n'est aucune approche possible du dit sans passer par le dire. Il effleurera donc une bonne cinquantaine d'écrivains, mais, avant la découverte de ses contemporains immédiats, qui feront l'objet de son dernier catalogage, il reviendra inlassablement à Baudelaire et, derrière l'écriture, il recherche l'âme.

Ici donc encore, sur le plan méthodologique, la démarche ira de l'extérieur vers l'intérieur et une analyse un peu affinée de chacun de ses jugements, ou presque, montrerait à l'évidence que, toujours, l'écriture, pour les autres, comme pour lui-même, est primordiale. L'expression

passé avant la pensée, même quand la pensée a retenu son attention.

De la littérature catholique, à l'exception, malgré quelques réserves, des grands orateurs sacrés du XVIIe siècle ou de Nicole et de Pascal, en raison de leur jansénisme dont le pessimisme l'attire, il a essentiellement retenu l'insolite et, trop souvent, une quasi perfection dans la médiocrité. Ce serait presque, à la limite, un objet de curiosité que cette "littérature spéciale, à peu près inconnue, divulguée pourtant par de séculaires et d'immenses maisons de librairie, aux quatre coins du monde.

"Il avait eu le courage d'errer parmi ces cryptes, et, ainsi que dans l'art séculier, il avait découvert, sous un gigantesque amas d'insipidités, quelques oeuvres écrites par de vrais maîtres".

Le plaisir de l'ironie lui permet seul d'aller au-delà des premières lignes des innombrables ouvrages de dames des protégées de l'Eglise, comme Mme Swetchine, Mme Augusta Craven, ou Eugénie de Guérin, si "peu artistes", qui "écrivaient toutes comme des pensionnaires de couvent, dans une langue blanche, dans un de ces flux de la phrase qu'aucun astringent n'arrête!".

Et la littérature masculine ne vaut guère mieux, la charrette des condamnés ne chôme pas et il ne subsiste guère que quelques privilégiés qui savent tenir une plume, comme Lacordaire "l'un des seuls écrivains qu'ait, depuis des années, produit l'Eglise", ou Falloux, en dépit de ses intolérances, ou Veuillot qui "s'était fabriqué, pour la lutte, une langue particulière, où il entrait du La Bruyère et du faubourien du Gros-Caillou" et, surtout, Hello :

"Dans cet esprit bizarrement conformé, il existait des relations de pensées, des rapprochements et des oppositions imprévus; puis, tout un curieux procédé qui faisait de l'étymologie des mots un tremplin aux idées, dont l'

association devenait parfois tenue, mais demeurait presque constamment ingénieuse et vive".

A partir d'Hello, remarqué et apprécié, comme toujours en premier lieu pour son écriture, se dessine un nouveau centre d'intérêt, qui devait connaître des développements considérables par la suite et que l'on retrouvera à propos des écrivains profanes, à savoir ce doublement de l'être qui l'avait si profondément marqué chez Baudelaire.

La grande découverte de Huysmans, dans A Re-bours, est qu'il serait absurde de vouloir réduire l'individu à l'unité et que chacun porte en soi le "lui-même" qu'il croyait être et son contraire. Jusqu'alors, il avait pu, parfois, constater cette coexistence de l'endroit et de l'envers, mais ce n'était qu'un constat. Désormais, du constat, il va passer à la tentative d'explication, et, si Baudelaire et, en mineure partie, Hello ont donné le coup de pouce du départ, si les vociférations de son encore ami Léon Bloy lui ont posé problème, Barbey d'Aureville va, par ces détours du satanisme qu'il empruntera tant de fois désormais, lui suggérer les hypothèses qui ne tarderont pas à se vérifier pour lui, car elles sont en parfaite coïncidence avec les vagues intuitions dont il s'était contenté. Deux romans de Barbey avaient littéralement fasciné Huysmans ou, si l'on préfère, des Esseintes, et leur titre avait été, plus que vraisemblablement, à l'origine de cette attirance : Le Prêtre marié et Les Diaboliques. Ils devaient tracer en fait, à son insu, son propre itinéraire et, derrière le Prêtre marié, plus particulièrement, il lit, de façon presque prémonitoire, ce que sera, dans ses grandes lignes, sept ans plus tard, Là-Bas :

"Barbey d'Aureville avait constamment louvoyé entre ces deux fossés de la religion catholique qui arrivent à se joindre : le mysticisme et le sadisme.

"(...) la magie se mêlait à la religion, le

grimoire à la prière, et, plus impitoyable, plus sauvage que le Diable, le Dieu du péché originel torturait sans relâche l'innocente Calixte, sa réprouvée, la désignant par une croix rouge au front, comme jadis il fit marquer par l'un de ses anges les maisons des infidèles qu'il voulait tuer.

"(...) cette conviction que la vie humaine n'est plus qu'un incertain combat livré entre l'enfer et le ciel; cette foi en deux entités contraires, Satan et le Christ, devaient fatalement engendrer ces discordes INTERIEURES où l'âme, exaltée par une incessante lutte, échauffée en quelque sorte par les promesses et les menaces, finit par s'abandonner et se prostitue à celui des deux partis dont la poursuite a été la plus tenace".

Sur les traces de Barbey, donc, des Esseintes reprend, à rebours, sa lecture et va de l'intérieur vers l'extérieur, en attendant de revenir, ce qui est une excellente attitude méthodologique, de l'extérieur vers l'intérieur et de parvenir à ne plus faire qu'un avec le texte qui l'a, pour des raisons qui lui sont encore obscures, requis. Barbey va devenir, en quelque sorte, le complément inattendu de Baudelaire et permettra à des Esseintes, le raffiné dandy, de devenir Durtal le chrétien.

Baudelaire, pour désamorcer la colère de Dieu, l'avait bravé par le blasphème, presque trop énorme pour être pris au sérieux :

"Saint Pierre a renié Jésus, il a bien fait!"

Barbey qui, dans Les Diaboliques "avait cédé au Diable qu'il célébrait" et donné de la sorte ses lettres de créance au sadisme, éclaire, par la médiation du divin marquis, des Esseintes sur ses propres contradictions manichéennes, qu'elle rationalise :

"En effet, s'il ne comportait point un sacrilège, le sadisme n'aurait pas de raison d'être; d'autre part, le sacrilège qui découle

de l'existence même d'une religion, ne peut être intentionnellement et pertinemment accompli que par un croyant, car l'homme n'éprouverait aucune allégresse à profaner une foi qui lui serait indifférente ou inconnue.

"La force du sadisme, l'attire qu'il présente, gît donc tout entier dans la jouissance prohibée de transférer à Satan les hommages et les prières qu'on doit à Dieu; il gît donc dans l'inobservance des préceptes catholiques qu'on suit même à rebours, en commettant, afin de baffouer plus gravement le Christ, les péchés qu'il a le plus expressément maudits : la pollution du culte et l'orgie charnelle".

De Sade, des Esseintes en revient à Barbey, qu'il classe parmi les écrivains religieux et, pour boucler la boucle qu'il avait amorcée lors de son premier classement, il conclut sur les constatations qu'il faisait alors, et qui closent le deuxième classement, celui-là même que, précisément, il espérait définitif :

"(...) les oeuvres de Barbey d'Aurevilly étaient encore les seules dont les idées et le style présentassent ces faisandages, ces taches morbides, ces épidermes talés et ce goût blet, qu'il aimait tant à savourer parmi les écrivains décadents, latins et monastiques des vieux âges".

J'irais au-delà des bornes que je m'étais fixé si je m'attardais sur le troisième et ultime classement, le plus mélancolique sans doute, puisqu'il est, beaucoup plus qu'un classement, dorénavant inutile, un dernier regard sur ce qui fut sa raison de vivre dans son ascétère, comme la vision en quelques minutes, dit-on, d'un agonisant sur son existence tout entière.

Les démarches sont tellement semblables à elles-mêmes que je risquerais la monotonie, mais il convient de noter que, si les grandes options demeurent, si Baudelaire et Barbey restent les maîtres de sa pensée et les modèles

de son art, c'est au cours de ces dernières pages qu'il s'ouvre sur un avenir qui est notre présent et qu'il s'affirme le "découvreur" dont on a si souvent admiré la perspicacité, plus proche de nous que de ses contemporains de par le temps, car c'est là qu'avant la grande prière d'un désespoir chargé d'espérance que chacun connaît, il réunit, comme pour un testament d'artiste, les noms des presque inconnus d'alors ou des mal aimés, qu'il s'agisse du Flaubert de La Tentation, du Zola de La Faute de l'abbé Mouret, du Goncourt de La Faustin, de Villiers de l'Isle-Adam, de Tristan Corbière et surtout d'un parfait inconnu, nommé Mallarmé, pour ne pas parler d'un autre inconnu qu'on commence tout juste à connaître, cet Aloysius Bertrand qui avait peut-être été un de ses premiers inspireurs en se réclamant, dans son Gaspard de la nuit, de Callot et de Rembrandt, et je m'apprêtais à oublier le Verlaine de Sagesse, dont il se sent si proche.

Mais ce serait trahir Huysmans que de terminer sur une plate énumération cette trop longue allocution et je ne saurais que vous dire : même si, malgré les efforts de notre association, qui doit tant à nos amis Bénard, ainsi qu'à Jean-Paul Somoff, à Léopold Saint-Brice et Aurélien Marfée, que je suis un peu surpris de ne pas voir tous parmi nous, nous ne sommes pas de rares esprits épris de Beauté, surtout même si nous ne le sommes pas encore, parlons d'A Rebours autour de nous !

Pierre COGNY

